

kezako

Vous retrouverez également les articles du Kezako en ligne sur le site du festival www.festival-douarnenez.com



EDITO // PENNAD-STUR

58 380

Lundi, ils étaient toujours 58 380, selon le comptage officiel d'Athènes. 58 380 réfugiés bloqués en Grèce, pris au piège de l'accord signé le 18 mars par l'Union européenne et la Turquie. La « route des Balkans » est fermée, mais presque aucune « relocalisation » dans un pays de l'UE n'est intervenue. De toute manière, les réfugiés présents en Grèce ont été « oubliés » dans l'accord.

Ce sont donc 60 000 hommes, femmes et en-

fants qui n'existent pas, qui n'apparaissent pas dans les tableaux chiffrés, ni à la ligne des départs ni à celle des arrivées. Depuis le 18 mars, leur nombre reste stable, mais il cache une incessante mobilité. Prenant tous les risques, payant au prix fort les réseaux de trafiquants, les réfugiés continuent de s'engager sur la route qui conduit en Hongrie, via la Macédoine et la Serbie, tandis que d'autres ne cessent d'arriver. Les responsables européens se congratulent : les chiffres n'explorent pas encore, la misère humaine serait tolérable tant qu'elle reste discrète, jusqu'à la prochaine tragédie. ■

VOUS NOUS FAITES CHIER
AVEC VOTRE PATOIS !



Mardi 23 Août 2016

« C'est pas une poule, c'est une mouette ! »

(Un festivalier, en parlant d'un goéland...)
N°

04

Priveziou mod turk

Il faut choisir : ul lec'h klet pe ul lec'h prop', le confort ou l'hygiène. Soit l'on s'assoit confortablement sur la lunette pour lire son Kezako, soit l'on s'accroupit et, d'une main alerte, on se passe un peu d'eau où l'on sait... De l'eau dans des toilettes sèches ? Evallah ! Et les toilettes sèches à la turque, les priveziou sec'h mod turk ? Et comment faisait-on au bout du jardin ? Mais si, me zo 'giz ur roue 'barzh ur bailhad kaoc'h ! Mardi matin, à la MJC, une personne égarée au Festival a poétiquement évoqué certains « patois » parlés à Douarnenez. Il lui fut aussitôt répondu en dialecte kurdo-syldave océanique : Kae da gac'hat ! Tro ha distro pezh a giri, biken toull da revr na weli, tourne-toi et retourne-toi,

DERNIÈRE MINUTE

CE SOIR

23h : *When we were kings*, déplacé à mercredi 12h à l'auditorium, remplacé par *Gülstan terre de roses*.

MERCREDI

17h15 : **Overtime** sera diffusé en **vost anglais** (et non Vostfr) à l'auditorium. ■



ARTICLE DE FOND



Qui sont les gülenistes ?

Qui est donc Fethullah Gülen, cet imam exilé aux Etats-Unis, accusé par l'AKP de diriger une « secte terroriste » et d'avoir ourdi la tentative de coup d'État du 15 juillet ? Le « mouvement Hizmet », (*Hizmet Hareketi*), ou « mouvement du service » est une communauté religieuse, basée sur les enseignements de Fethullah Gülen, un imam né en 1941 dans la région d'Erzurum, dans l'est de la Turquie. Il suit une éducation religieuse puis commence sa carrière de fonctionnaire de la Direction des Affaires religieuses. Affecté à Edirne, il organise des lectures, des camps de vacances... La pensée de Gülen est nourrie de nombreuses références soufies, pour autant il ne se définit pas comme un soufi classique. Il défend une intellectualisation de la foi, meilleur remède au positivisme et au matérialisme, une individualisation de la croyance et de la pratique.

L'ouverture de ce qui se présente comme un « mouvement éthique et social d'inspiration religieuse » au grand public commence à la fin des années 1970, avec la création de nombreux titres de presse, comme *Zaman*, qui devient un des premiers quotidiens de la presse écrite turque et la chaîne de télévision *Samanyolu*. Après le coup d'État militaire de 1971, Fethullah Gülen est condamné à sept mois de prison pour « activités anti-laïques ». Il est aussi brièvement inquiété par les auteurs du coup d'État militaire de 1980, qu'il soutient pourtant. C'est à partir de 1983, avec le retour aux élections libres et la victoire de Turgut Özal que le mouvement connaît son envolée, bénéficiant du retour de l'islam dans la vie publique, favorisé par l'idéologie de la « synthèse turco-islamique ». Les années 1980, sont aussi celles d'un large mouvement de privatisation, sous l'impulsion du FMI. Cette politique

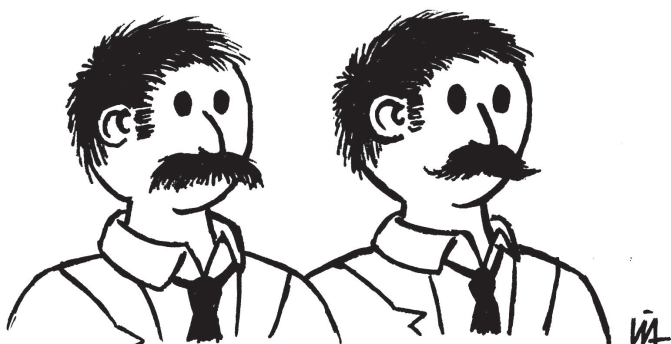
économique et les nouvelles lois sur l'enseignement privé permettent au Hizmet d'investir le secteur de l'éducation privée. Le succès du mouvement vient aussi de sa puissance de frappe financière, grâce à des levées de fonds parmi les membres et les proches du mouvement.

À partir de 2002, les gülenistes deviennent les alliés objectifs de l'AKP de Recep Tayyip Erdogan. Néanmoins, plutôt que de partir ouvertement à la conquête de l'État, ils choisissent d'y placer leurs propres hommes. Cette stratégie d'entrisme leur permet d'investir plusieurs secteurs-clés, en particulier la justice et la police, et, dans une moindre mesure, l'armée. « *Face aux kémalistes, Gülen et Erdo an étaient des alliés naturels* », estime Bayram Balci, universitaire qui a étudié la communauté pendant plusieurs années. « *Une fois leur ennemi commun éliminé, ils sont entrés en compétition pour le pouvoir. Gülen accuse Erdo an d'être devenu autoritaire, de vouloir régner seul. À l'inverse, Erdogan considère que Gülen est trop gourmand, qu'il veut former un État dans l'État... C'est le pouvoir plus que l'idéologie qui est à l'origine de leur violente rupture.* »

En octobre 2013, Recep Tayyip Erdogan ouvre la guerre en annonçant la fin prochaine du système de *dershane*, ces cours privés extrêmement répandus en Turquie. Occupant une place centrale dans le dispositif güleniste, les *dershane* servaient à la fois de « machine à cash » permettant d'élargir la clientèle du mouvement et de système de sélection des étudiants les plus brillants à qui étaient alors proposés bourses et logements gratuits. La réponse à cette déclaration de guerre intervient le 17 décembre 2013 : le procureur Celal Kara, aujourd'hui réfugié aux Pays-Bas, lance une vague d'arrestations sur des chefs d'accusation de corruption et de trafic d'influence concernant une vaste affaire de pots de vins relatifs à un marché « gaz contre or » avec l'Iran, sous embargo américain. Parmi les interpellés figurent des hommes d'affaires proches de l'AKP, et surtout les fils de quatre ministres du gouvernement, contraints à démissionner. Dans le même temps, des enregistrements présentés comme des conversations entre des membres ou des soutiens de l'AKP impliqués dans le scandale sont publiés sur Internet. Ces enregistrements, dont l'authenticité n'a jamais été établie, comprennent notamment des échanges présentés comme étant ceux d'Erdogan avec son fils Bilal portant sur une grande quantité d'argent liquide à dissimuler.

À la suite de cette passe d'armes, une vaste purge a lieu dans les milieux policiers et judiciaires. Des dizaines de juges et de procureurs sont arrêtés, accusés d'écoutes illégales et de falsification de documents officiels. La vague d'épuration ininterrompue dans la fonction publique touche aussi le secteur économique. Cette série de mesures en viennent à menacer l'existence même du Hizmet, la « structure de l'État parallèle », comme il est depuis appelé par le gouvernement et les médias. Après la tentative de coup d'État, le gouvernement accuse immédiatement les gülenistes, et la répression d'une ampleur inédite qui s'est abattue sur eux risque bien d'entraîner sa quasi-disparition. ■

APPRENEZ
À LES RECONNAÎTRE :



GÜLENISTE ERDOĞANISTE

RENCONTRE

● Serife Yurtseven

En turc, il n'existe pas de pronom féminin ou masculin, comme en français. Pour Serife Yurtseven, intersexe de Turquie, les langues qui forcent les gens à se définir selon des normes binaires, sont « fascistes ». Pour cette interview, elle me donne l'autorisation de l'appeler « elle »... Rencontre.

Serife est née dans un village des rives de la Mer noire, près de Sinop, dans une famille qui l'empêcha d'aller à l'école à cause de son intersexualité. A l'âge de 13 ans, sa famille la conduisit à l'hôpital pour lui faire subir une opération et pouvoir ainsi la marier mais elle refusa et s'enfuit à Istanbul. *«Istanbul, lâche-t-elle, est un paradis par rapport au reste de la Turquie pour les communautés minoritaires. Le regard des gens n'est pas un regard pesant qui cherche à définir les personnes comme homme ou comme femme.»* Cependant, même à Istanbul, la situation n'est pas idéale et l'intersexualité n'est pas reconnue par le gouvernement turc qui considère les intersexes comme des trans, homme ou femme.

Le problème, d'ailleurs, est le même en Turquie qu'en France, rappelle Serife. Elle pensait que la France était le pays de la démocratie et qu'elle serait plus ouverte à la question de l'intersexualité, mais les histoires qu'elle entend au Festival sont celles qu'elle ne connaît que trop en Turquie. Les souffrances infligées aux intersexes par le monde médical et juridique sont similaires dans les deux pays.

Ce n'est qu'au cours des trois dernières années, grâce à un site internet dédié aux intersexes, que la communauté a pu commencer à se rencontrer et qu'est né le collectif Interseksüel Salala, que Serife représente au Festival. C'est grâce à ce collectif qu'un débat a pu être organisé dans une Université d'Istanbul et que le mot intersexe a été publié pour la première fois à la une des journaux. C'était ainsi la première fois que l'on donnait la parole à la communauté intersexe en Turquie. Serife est très heureuse que le festival l'ait invitée à venir parler de la situation des



intersexes de Turquie. Elle rappelle que sa présence est aussi due à un travail vidéo tourné seulement à l'aide de téléphones portables par les membres du collectif Salala, mais qu'ils aimeraient avoir de plus grands moyens pour revenir un jour, avec un plus grand film.

«Partout dans le monde, les enfants intersexes doivent être sauvés de la main des médecins et des parents», explique Serife. Pour elle, comme pour le collectif, les opérations chirurgicales forcées sur les enfants sont une atrocité. L'intersexualité n'est pas une anomalie qu'il faut corriger, mais une identité à part entière qu'il faut respecter. *«Notre corps nous appartient et l'identité sexuelle n'a pas besoin d'être définie dans un système binaire. Ce n'est pas aux intersexes de s'intégrer à la société, mais à la société de s'adapter à eux, comme cela se fait déjà dans certains pays.»* ■

Le Collectif Interseksüel Salala a réalisé le film *Ce que nous sommes* : intersexes, qui a été diffusé ce mardi.

Confusion autour de l'auteur de l'attentat de Gaziantep

Le Premier ministre turc a contredit les déclarations du président Erdogan de la veille : les autorités ignorent « totalement » qui sont les auteurs de l'attentat de Gaziantep. Binali Yildirim a rejeté les « rumeurs » selon lesquelles l'attentat, qui a fait 54 morts samedi soir, aurait pu être perpétré par un enfant. ■

La Turquie veut « nettoyer » sa frontière avec la Syrie

« Notre frontière doit entièrement être nettoyée de Daech », a déclaré lundi le ministre turc des Affaires étrangères. Des centaines de rebelles syriens soutenus par Ankara sont massés du côté turc de la frontière en vue d'une offensive pour capturer la ville voisine de Japrablus, tenue par l'État islamique depuis 2013. Dans le même temps, l'armée

ACTUALITÉS

turque bombarde des positions kurdes dans le nord de la Syrie. ■

Ankara rappelle son ambassadeur à Vienne

Au terme d'une série de passes d'armes, la Turquie a rappelé son ambassadeur en Autriche. La brouille fait notamment suite au bandeau diffusé la

semaine passée à l'aéroport de Vienne : « la Turquie autorise les relations sexuelles avec des enfants de moins de 15 ans » et à la demande de la chancelière autrichienne de suspendre toute négociation d'adhésion de la Turquie à l'Union européenne à cause des purges post-coup d'État. ■

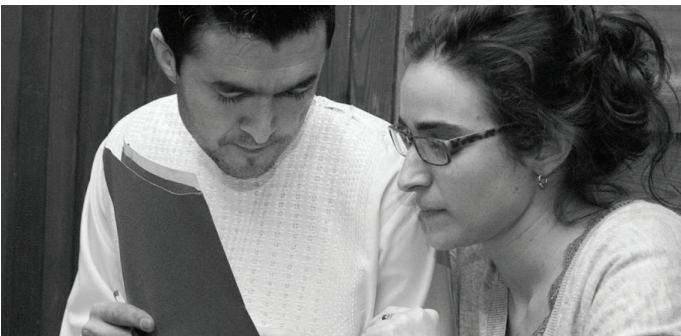
LA GRANDE TRIBU

Parlez-vous le « réfugié » ?

En ce moment, nous assistons à l'arrivée massive de « migrants » au sein de l'Union européenne. La plupart sont des réfugiés syriens, irakiens, africains et afghans. Une des questions primordiales est de savoir comment ils communiquent, avec les populations de leurs pays d'accueil et les uns avec les autres. Parce qu'évidemment, leurs langues et leurs traditions sont différentes.

Maîtriser une langue étrangère est un pouvoir pour les réfugiés qui veulent commencer une nouvelle vie dans un nouveau pays : pouvoir communiquer avec autrui, c'est essentiel pour la diversité de l'humanité. Seulement, au lieu de célébrer ce beau mélange, parfois la haine domine et la langue devient alors un moyen de diviser les gens. Au lieu de célébrer la différence et la capacité de chacun, on punit les gens pour leurs opinions. S'il existe des caractéristiques psycholinguistiques que tous les humains partagent, l'apprentissage et l'enseignement des langues sont toujours liés à des structures culturelles et sociales bien distinctes.

Dans la plupart des pays du monde, le multilinguisme est la norme. Les pays sont de plus en plus multilingues, tant en terme de proportion de locuteurs polyglottes que de nombre de langues parlées. Vivre dans un pays étranger est une expérience complètement différente que de simplement lire quelques livres et regarder quelques programmes.



Lorsque les réfugiés embarquent pour leur dangereux, et même parfois mortel, voyage, beaucoup sont conscients qu'ils devront accepter des lois et des modes de vies différents - ceux du monde occidental. Ce défi ne peut être pas être une question prioritaire pour des personnes qui cherchent désespérément à échapper à la sauvagerie de la guerre. Pourtant, il s'agit d'un élément essentiel pour préparer leur réussite dans leur pays d'adoption. Sans une évaluation courageuse et honnête de la question de la culture, ces réfugiés risquent d'être victimes de racisme et de haine, mais également de faire face à un avenir incertain et malheureux.

Le fossé culturel implique des questions beaucoup plus profondes, allant de la subtilité du langage corporel et du contact visuel à des actions plus manifestes, comme s'engager avec la communauté locale et développer un sentiment d'appartenance. La communauté internationale dans son ensemble a un rôle à jouer pour relever les défis de la migration mondiale, notamment dans le cadre de « la crise migratoire » qui agite l'Europe.

La notion de « réfugié » peut recouvrir beaucoup de réalités. Comprendre les problèmes auxquels les réfugiés sont confrontés, comme ceux des hommes et des femmes qui luttent pour les protéger, dépend d'une bonne définition juridique. Cette définition sert en effet à déterminer qui peut bénéficier de la protection, à la fois physique et juridique, que les organismes nationaux et internationaux ont mis au point.

La plupart des pays ont toujours été prêts à accueillir des réfugiés en temps de crise. L'idée est de réunir les grandes institutions et les groupes de la société civile à travers le monde. Nombreux sont ceux qui veulent contribuer à leur intégration, en leur donnant à manger, de quoi dormir et des moyens pour communiquer. Car à leur arrivée, la plupart d'entre eux ne comprennent pas les langues et traditions en vigueur. ■

Débat « L'Europe au défi des réfugiés » en partenariat avec Mediapart et Le Courrier des Balkans
Avec Jean-Paul Mari, Zimako Mel Jones, Jean-Arnault Derens, Kemal Vural Tarlan, modération : François Bonnet.

À 18h sous le chapiteau

DANS LES SALLES

Derrière la colline

E-giz ur bern peizanted en Anatolia eo kriz ha kalet ar vuhez war ar maez evit Faik hag e wreg. Un deiz e tegouezh e vab hag e vugale-vihan betek e di da dremen ar vakañsoù-hañv. Tenn eo Faik, ha lakaat a ra e familh war evezh, war a seblant e vefe kantree-rien iskis ha kevrinus

a-dreñv d'ar run. Ur western mod ar C'hreisteiz eo « Derrière la colline », ur film sec'h 'giz ar strouezh, hag un aergelc'h pounner a ra d'an nen bezañ lakaet diaes. Plijout a ra da Emin Alper c'hoari gant e dudennou, en ur mod fallakr a-walc'h, ha kemet-se en un endro ec'hon. Ar muzik skildrenk, tinterezh kleierigoù an deñved ha fraoñ ar c'helien a lak da soñjal en un diskan sorc'henn-

nus. Tamm-ha-tamm eo an aon hag an anken a ya d'en em staliañ e-mesk an tudennou, ha perzhioù dibar a zo gant pep hini anezhe. Kregiñ a ra unan eus ar vugale da bennsaoutiñ a-greiz-holl, diwar un tenn fuzuilh e varv ur c'hi, an elfennoù-se tout ha red an darvoudoù a gas un aergelc'h a seziz. N'eo ket deus an dañjer ez eus kaoz e gwirionez, met dalc'hmat e vezer en aon

diouzh an dañjer, pezh a zo disheñvel. Strafulh ha disfiz ingal a santer a-hed ar film, hag ar gantree-rien a vager droukfiz oute na weler ket a-benn ar fin.

Skignet e vo « Derrière la colline » d'ar Merc'her 24 a viz Eost da 4e15 er sinema « le K ». ■



UN JOUR, UN PEUPLE

Les Tcherkesses ou Circassiens

Les Tcherkesses, ou Circassiens, de Turquie sont les descendants des vaincus de la conquête russe du Caucase. Ces montagnards libres furent poussés dans la cuvette de Kbaada, que les Russes appellent Krasnaya Polyana, « la clairière rouge ». Le nom viendrait des fougères qui roussissent à l'automne mais, pour les Tcherkesses, le lieu reste à jamais associé au rouge du sang des hommes, des femmes et des enfants massacrés lors de la bataille qui eut lieu le 21 mai 1856.

Les survivants tentèrent de gagner les territoires ottomans, souvent à bord de bateaux de fortune : des milliers de boat people tcherkesses furent engloutis par la mer Noire. Les autres s'éparpillèrent à travers tout l'Empire : l'arrivée de ces caravanes de réfugiés loqueteux, conservant pourtant un port splendide, émut les populations jusqu'en Macédoine ou au Kosovo. Beaucoup s'arrêtèrent juste en face du pays perdu, sur les rivages

pontiques, à Rize, Samsun ou Trabzon.

En 1913, une soixantaine de « Tcherkesses » furent exhibées au Jardin d'acclimatation de Paris, l'époque étant friande de « zoos humains ». Hélas, il fut révélé que ces supposés « Tcherkesses » étaient des figurants issus de famille manouches établies en région parisienne recrutés par un entrepreneur de spectacles peu scrupuleux...

Comme toutes les minorités, les Tcherkesses de Turquie furent soumis au XXe siècle à un processus radical de « turcisation », tout usage public de leurs langues étant interdit. Ils appartiennent en effet à plusieurs groupes distincts et parlent des langues aujourd'hui menacées de disparition ou même déjà disparues, comme l'oubykh, dont le dernier locuteur est mort en 1992.

Les Tcherkesses conservent la mémoire vive de leurs origines, et certains rêvent toujours de revenir sur les terres de leurs ancêtres, en Républiques des Adyghées ou de Karatchaïévo-Tcherkessie, des entités autonomes de la Fédération de Russie, qui ont été soumises à une radicale russification. ■

Les cuisines du Kezako

Café turc

Le festival 2016 sera une grande et belle édition. Le café me l'a dit. Le café turc contient dans son marc boueux les secrets de notre avenir, et chacun est libre de les déchiffrer : il suffit de prendre le temps de se pencher sur la tasse et de rêver longuement, intensément... Le café turc n'est qu'accessoirement une boisson. C'est un élixir de vie, le filtre de la sociabilité, le signe de la bienvenue, la clé du partage. Un café turc se cuit dans une cezve, une petite casserole de métal posée sur un réchaud. Les recettes, ou plutôt les manières de

faire, varient d'une région à l'autre, ou plutôt d'une famille à l'autre. Certains y mettent du sucre, mais les puristes le préfèrent amer, accompagné d'un lokum. Par contre, les manières de le désigner font l'objet d'une âpre bataille : café turc, café grec, café arménien, café serbe... Dans les Balkans, pour éviter les polémiques, on utilisa beaucoup de périphrases dans les dernières années du XXe siècle : café « cuit », café « domestique », *domaca kafa*... Le breuvage reste le même, et le meilleur est peut-être celui que l'on sert à Soukhoum, en Abkhazie, où l'habitude est de plonger la cezve dans une cassolette de cendres brûlantes. ■

Livre du jour

«Une étrange impression dans ma tête», d'Orhan Pamuk

C'est cette strophe d'un poème de William Wordsworth qui pourchasse Mevlüt pendant quatre décennies de sa vie troublante. Mevlüt Karata, fils d'un vendeur de yaourt et de boza, quitte son village natal très jeune, afin d'aider son père qui vend cette boisson traditionnelle dans les rues d'Istanbul. Ses aventures, de 1969 à 2012, entrent en résonance avec le récit d'une époque troublée : les transformations sociales, les coups d'Etats militaires, les conflits politiques. Mevlüt fait son service militaire, tombe amoureux, il est trompé par son propre

cousin, il voit disparaître un passé chéri et fait l'expérience de la métamorphose pénible de sa ville. Mais il reste le simple vendeur de boza qu'il a toujours été, gardien de cette vieille tradition ottomane. Après *Mon Nom est Rouge*, *Istanbul* et *Neige*, Orhan Pamuk, lauréat du Prix Nobel de littérature (2006), vient de livrer son dernier opus, plus contemporain que le premier, plus profond que le deuxième, plus impressionnant que le troisième. Orhan Pamuk fait, avec *Istanbul*, ce que James Joyce a fait il y a presque un siècle avec son *Dublin* imaginé : il recrée la ville à la lumière du hüzün, le nom turc de la mélancolie, qui hante Istanbul. A paraître bientôt en français. ■



GRAND CRU BRETAGNE

La Bretagne, terre de résistance

« Pour l'EDF, le site est idéal : massif granitique solide, masse d'eau perpétuellement renouvelée par les courants, terrains incultes. Mais les habitants ne veulent rien entendre. Depuis trois semaines, Plogoff est entrée en dissidence, contre le pouvoir central, contre le préfet, contre les technocrates parisiens, contre les CRS qui quadrillent le pays. » Le commentaire se veut pédagogue dans ce reportage diffusé le 17 mars 1980 sur Antenne 2. Il faut dire que la situation est tendue : depuis plus d'un an, les Bretons protestent contre l'implantation d'une centrale nucléaire tout près de la pointe du Raz. Quand la chaîne publique diffuse ces images, les habitants ne le savent pas encore, mais ils vont gagner : après son élection, François Mitterrand enterrera définitivement le projet.

Pour sa nouvelle carte blanche offerte par le Festival de Douarnenez, l'INA Atlantique a choisi cette année de mettre en avant les « révoltes bretonnes » qui ont marqué les dernières décennies, « en écho au mouvement social de 2016 ». Cette plongée dans les archives audio-

visuelles de Bretagne propose une sélection de cinq reportages télévisés tournés entre 1961 et 1980. « Une immersion dans la société d'hier à la rencontre de femmes et d'hommes en lutte, pour leur survie, pour la justice. »

« Une manifestation, on sait quand ça commence, on ne sait pas exactement quand ça se termine », explique un responsable syndical dans le reportage du célèbre magazine d'investigation *Cinq colonnes* à la une intitulé *La révolte des agriculteurs bretons*. Tourné en juin 1961, mais jamais diffusé, ce document vient tout juste d'être numérisé par l'INA. Il raconte la longue lutte des paysans bretons contre la réforme de l'organisation du marché agricole. Face caméra, l'homme reconnaît bien quelques sabotages, mais lance, bravache : « Jusqu'à présent, nous ne sommes pas allés trop loin ». Des propos qui interrogent après la réponse ultra-sécuritaire et répressive du gouvernement de Manuel Valls face aux « débordements » lors des manifestations contre la Loi travail.

La sélection revient aussi sur la longue grève victorieuse des ouvriers de l'usine du Joint français de Saint-Brieuc en 1972 contre « les patrons basés à Paris » qui leur imposent des salaires inférieurs à ceux de leurs homologues de l'usine de Bezons, dans le Val d'Oise. Là encore, le vocabulaire employé par le journaliste interpelle : les ouvriers « ont séquestré, ou plutôt « retenu » trois membres de la direction, ils ne les ont pas « pris en otage » ».

Évidemment, la mobilisation contre le projet de centrale nucléaire à Plogoff rappelle aussi celle de Notre-Dame des Landes, mais là encore, on note la différence. À l'époque, la population bretonne, très marquée par la récente marée noire de l'Amoco Cadiz, se prononçait massivement contre un projet « anti-écologique » tandis que le 25 juin dernier, les habitants de Loire-Atlantique ont voté à 55% en faveur de l'aéroport contesté par les défenseurs de l'environnement... Témoignages essentiels de la colère d'hier, ces archives sont là pour nourrir les combats d'aujourd'hui. Et de demain. ■



Fuocoammare, au-delà de Lampedusa

L'histoire se déroule à Lampedusa, une petite île située entre l'Italie et la Tunisie. Lampedusa est devenue un symbole en Europe : depuis plus de vingt ans, des dizaines de milliers de migrants en quête de liberté sont passés par ce bout de terre. Gianfranco Rosi rapporte de son long travail d'immersion,

des images puissantes, dénuées de commentaire. Il s'agit de sa vision, organisée autour de portraits.

Fuocoammare, au-delà de Lampedusa est un documentaire remarquable, pour son appréhension d'une tragédie à l'échelle du siècle. Et éprouvant parce que lucide. La grande force de ce film tient bien sûr à son sujet, sensible, mais aussi et sur-

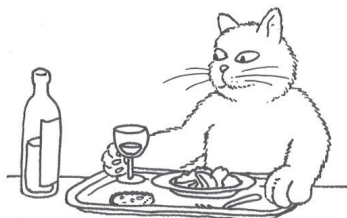
DANS LES SALLES

tout à son traitement cinématographique audacieux. À travers différents points de vue, le célèbre documentariste italien nous invite à voir autrement une situation tragique, devenue presque banale aujourd'hui, et dont nous sommes tous responsables.

Le film a reçu l'Ours d'Or au dernier festival de Berlin. Avec ces images souvent

dérangeantes, Gianfranco Rosi veut susciter la prise de conscience du public. Il ne suffit pas de montrer des images tragiques, mais d'amener le spectateur à saisir au plus profond de lui-même la question de l'exil. ■

Fuocoammare, au-delà de Lampedusa, un film de Gianfranco Rosi, 1h48, Mercredi au Club à 20h30



Un jour un lieu

Kosa, une enfance kurde

Kosa, c'est un village kurde perdu dans les plateaux de l'est de la Turquie. C'est surtout le village où le réalisateur Bulent Gunduz a grandi. Quand il raconte son enfance, il a les yeux pleins d'étoiles. « C'est l'endroit où j'ai été le plus heureux. J'ai dû partir à 9 ans, mais j'y ai gardé mes meilleurs souvenirs. » Mais avec une certaine mélancolie. Bulent parle des maisons aux toits plats en terre. Des «toits-terrasses», rigole-t-il. Sauf que la terre n'est pas imperméable... Alors, les matins enneigés, il fallait se lever tôt pour enlever la neige et éviter qu'elle ne goutte dans la maison !

Il neige six mois par an à Kosa et la seule activité, c'est attendre. Attendre la venue du *dengbêj*. En kurde, *den* c'est le son et *gbêj* c'est chanter. Ce sont des bardes qui vont de village en village, chantant leur pays et portant haut la tradition orale des Kurdes.

Une figure emblématique

Suleiman Hollgaer

Xvet sultan an impalaeriezh otoman eo Suliman, koulz hag an hini c'hal-loudusañ hag an hini hirañ (1520-1566). Ledet en deus an Impalaeriezh hag e sevenadur deus Maroko da b/Persia deus harzoù Viena d'ar Meurvor Indian. Soliman II a zo ganet er bloavezh 1495 e Trabzon, e reter Turkia a-vremañ. Abred-mat, d'an oad a seizh bloaz e oa bet kaset Suleiman da Istanbul da studiañ an istor, ar relijion, al lennegezh, ar skiantoù

Durant ces soirées, Bulent se souvient que les adultes s'asseyaient dans la grande salle du village pendant que les gamins s'installaient à même le sol, et ouvraient grand leurs oreilles pour ne rien perdre de ces récits magiques. Il se souvient de sa déception quand, tard dans la nuit, le *dengbêj* annonçait qu'il continuerait son récit le lendemain. Il se souvient de son impossibilité à trouver le sommeil, trop excité de connaître la suite. « *Les dengbêj c'est mille fois mieux que les séries !* »

Bulent raconte qu'à Kosa, quand le printemps montre enfin son nez, la nature explose de couleurs. « *Ça vaut le coup d'attendre six mois pour admirer ce spectacle* », lance-t-il. « *On court dans la campagne à la recherche des silan et des ribes, les fruits des montagnes.* » Les temps ont changé depuis que Bulent est parti : les toits sont maintenant en taule et les *dengbêj* ont été remplacés par la télévision. Mais l'univers du Kosa de son enfance est gravé en lui et resurgit évidemment dans ses films. ■

hag ar strategiezh a lu, 'pezh a roio meurbed d'e renad.. Ur paotr sperdek ha sklouf e oa, setu kerkent ha ma savas war ar gador-veur ez eas da astenn e impalaeriezh, o kregiñ gant Serbia e 1521, ha betek Tunis er bloavezhioù 1550.

Evel un den kriz ha dañjerus e oa gwelet deus an diavez rak reuz a oa savet gant galloudegezhioù evel hini Karlez Bemp, met evel un den fur ha madelezhus diouzh an diabarzh, rak pinvidigezh ha brud en deus kaset d'e bobl, koulz ha skoazell evit labourerien-spered e vro. ■



FOCUS

Petit tour d'horizon des expositions

On débute par une virée à la galerie Miettes de Ba-leine, dans la rue du centre, où sont exposées les photographies du quartier Ben U Sen (Moi et Toi) de Diyarbakir par Gaël Le Ny et François Legeait. On y découvre le quotidien de cette communauté d'environ 18 000 âmes, composée majoritairement de familles kurdes venues des villages kurdes rasés par l'armée dans les années 1990, mais aussi de Tsiganes, et, depuis peu, de réfugiés arrivés de la Syrie toute proche.

Nous poursuivons par les accrochages à la salle des fêtes au-dessus des halles, où se regroupent la majorité des expositions. À droite, de grands tirages en noir et blanc captent d'entrée notre regard. Signées Antoine Agoudjian, qui a photographié son peuple, les Arméniens, ces images saisissent par l'intensité et la profondeur de leurs personnages. L'humain est mis en avant, celui qui est dépassé par les événements, mais qui ne perd pas espoir, qui prie,

qui parfois même sourit. Si cet univers peut paraître très sombre au premier regard, l'intériorité de ces hommes et ces femmes que révèlent ces images nous fait redécouvrir notre propre potentiel.

Autre expo photo, celle du collectif Nar Photo qui offre à voir un panorama du quotidien des Turques. D'une image à l'autre, on passe de la joie au désarroi, de la rencontre à la violence répressive de l'Etat turc. Un ascenseur émotionnel qui révèle l'état actuel de la société turque.

Enfin, à côté du Salon d'image, on peut découvrir les œuvres de la journaliste kurde Zehra Dogan, emprisonnée depuis le 21 juillet dans sa ville de Mardin, tout près de la frontière syrienne. Ses dessins de femmes en détresse rappellent l'univers de Guernica, le célèbre tableau anti-guerre de Picasso. ■

INVITÉ DU JOUR

Thumette, sourde et danseuse

Thumette est une fidèle de Douarnenez. Chaque année, elle revient profiter de l'ambiance unique qu'on trouve au festival. Venir lui permet aussi de pratiquer la langue des signes, si peu présente dans le « monde extérieur ».

À 26 ans, Thumette est « artiste sourde ». Elle est danseuse et comédienne dans deux troupes : *10 doigts*, une troupe rennaise bilingue français-LSF, et IVT Paris (International visual theatre), une troupe de théâtre signé. Elle commence à danser à douze ans grâce à son implant cochléaire, mais surtout en ressentant les vibrations de la musique. Malgré son handicap, elle a fini par en faire son métier et aujourd'hui, elle vit même de sa passion.

Sans vraiment penser à lier le monde des sourds et celui de la danse, Thumette s'est orientée vers la danse africaine, dont les vibrations fortes lui permettent de se mouvoir sans être appareillée. Malgré un parcours



atypique - elle n'a pas de formation en classique -, la jeune fille parvient à entrer au conservatoire de Rennes. Elle y reste deux ans avant de filer direction la Belgique pour perfectionner sa technique.

Quand la troupe des *10 doigts* lui propose de danser en signant sur un spectacle, c'est la révélation : elle peut relier sa double-identité de sourde et de danseuse. « *La danse me permet d'enrichir la langue des signes, de la rendre belle et accessible aux entendants* », explique Thumette, qui regrette que la France soit vraiment en retard en ce qui concerne la sensibilité au monde des sourds. Pour elle, il est important que le public soit mixte, sourds et entendants, « *ainsi les rencontres sont vraiment riches !* » ■

SUR LA PLACE

Vos gueules les mouettes

Comme chaque année, les rieuses bénévoles de *Vos gueules les mouettes*, la webradio libre 100% douarneniste, ont posé leur petite caravane sur la place du Festival...

Chaque jour, vous pouvez les retrouver en direct :

de 10h à 11h30 : Programmation musicale des Turques

de 11h30 à 13h : les coups de coeur radiophoniques

de 13h à 14h30 : les émissions spéciales en direct du festival

Mercredi, les mouettes recevront Levent Beskardes (émission en direct traduite en LSF depuis la scène du chapiteau).

Jedi, elles diffuseront des reportages collectés ici et là à propos de la question migratoire et des réfugiés.



Vendredi, on finira en musique avec Tahribad-Isyan et Delil Dilanar...

Chaque jour, vers 14h, vous retrouverez même l'équipe du Kezako, pour le Kezakof, le off de votre journal préféré... ■

Toutes les émissions sont bien sûr disponibles en podcast à l'adresse : www.vosgueules-lesmouettes.com

PROGRAMME

CE SOIR

à partir de 22h

Canal Ty Zef

Projection sous le chapiteau

DEMAIN

Palabre

à la MJC à 10h

La figure de Hrant Dink aujourd'hui

Ecoutes radiophoniques

à la salle des fêtes à 11h30

A la recherche des arméniens de l'ombre

à 17h

Un barrage peut en cacher un autre : l'identité culturelle alevi noyée ?

Débat

au chapiteau à 18h

L'Europe au défi des réfugiés

Spectacle chanté

à la Friche SUPERGEL à 17h

Répétition publique Duo du bas



L'équipe du Kezako

BARE Perrine (*journaliste*)

BEHBOUDI Mortaza (*photographe*)

BOSSUAT Alice (*mise en page*)

DERENS Jean-Arnault (*journaliste*)

JOUBIN Maelan (*journaliste*)

KHOSRAW Mani (*journaliste*)

LAVIGNE Marine (*journaliste*)

LE SAUZE Bleuenn (*journaliste*)

PAPOVIC Jovana (*journaliste*)

PELLET Garance (*journaliste*)

PEUZIN Faustine (*mise en page*)

RICO Simon (*journaliste*)

VIAL Jean-François (*dessin*)

LA FRISE

(de gauche à droite)

- *La dame de St Lunaire*, de Agathe Oléron

- *Ma vie de courgette*, de Claude Barras

- *Derrière la colline*, de Emin Alper

- *Fuocoammare, au-delà de Lampedusa*, de Gianfranco Rosi